

TOPANTA

PAR

EUGEN DOBROIU

Parmi les premières informations que nous recevons, avec Encolpe, sur Fortunata, il y a aussi celle-ci : *Nunc, nec quid nec quare, in caelum abiit et Trimalchionis topanta est* (37,4).

En marge du manuscrit de Josephus Scaliger (Codex Leidensis Q 61) il y a l'annotation τὰ πάντα. C'est la première tentative d'amender le passage ou d'expliquer le mot *topanta*, inconnu par ailleurs.

En partant du mot grec mentionné plus haut et à l'aide du contexte, les commentateurs sont arrivés à la conclusion que *topanta* signifie « le factotum », « le bras droit ». On apporte à l'appui des passages comme celui-ci d'Hérodote : ἦν τε οἱ ἐν τῷ λόγῳ τὰ πάντα ἡ Κυνώ (*Hist.* 1, 122), comparable en latin avec un passage de Tite-Live : *Demetrius iis unus omnia est* (*Ab V. c.* 11, 11,3)¹. A noter que le texte d'Hérodote laisse comprendre que Cyrus ne parle que de Kyno, et non pas que celle-ci représenterait tout pour lui ou serait son factotum.

Les chercheurs, parmi lesquels il faut mentionner tout spécialement Wilhelm Süss², ont essayé de trouver une motivation de l'aspect inattendu du mot. Süss pense à une étymologie populaire : la forme avec *o* serait due à un rapprochement avec τόπος. Mais, dans ce cas-là, on se voit obligé d'imaginer que le mot a reçu la nouvelle forme en grec, déjà où, d'ailleurs, il faut supposer que préalablement s'est produite la soudure entre le substantif et l'article défini : **tapanta*. Alfred Ernout ne doute pas que le mot latin ne soit une corruption de τὰ πάντα³.

J. B. Hofmann, qui considère *topanta* comme équivalent de « ein ein und alles », lui trouve comme étymon τὸ πάντα⁴, donc deux mots,

¹ Cf. E. V. Marmorale, *Petronii Arbitri Cena Trimalchionis. Testa critica e commento*, 11^e éd., Florence, 1962 (réimp.), p. 30.

² Une succincte présentation des opinions émises, chez P. Perrochat, *Pétrone. Le Festin de Trimalcion. Commentaire exégétique et critique*, III^e éd., Paris, 1962, *ad locum*.

³ A. Meillet — A. Ernout, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, IV^e éd., Paris, 1959, s.u. *topanta*.

⁴ A. Walde — J. B. Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, IV^e éd., vol. II, Heidelberg, 1965, s.u. *topanta*.

ce qui motiverait aussi l'aspect. Mais le savant allemand ne nous dit pas quel mot (éventuellement un participe) on aurait pu sous-entendre, pour mettre en rapport un article neutre au singulier avec un substantif neutre au pluriel, qu'on ne saurait concevoir qu'en fonction de l'objet.

Le mot *tapantio*, qui se trouve dans une inscription, ne saurait nous aider à établir l'étymon. Le contexte où il se trouve en ferait plutôt un vocable dénommant un vase ou un ustensile : *sequaere me cum oenoforu, cum calice et tapantione* (CIL vol. VI n°. 25861). Admettons que *tapantio*, à cause de son contenu, soit applicable à la personne aussi. Une dérivation inverse d'un féminin en -a- à partir d'un masculin au suffixe -ōn- (tout comme *copa : copo, lena : leno, lea : leo*) serait plausible si le suffixe -i- existait : *tapantio : *tapantia*. Or, le mot *topanta*, sans *i* dans la terminaison et avec *o* dans la première syllabe, apparaît de la même manière dans tous les manuscrits.

Il est possible que l'étymologie populaire supposée par Süss ait suggéré à Giovanni Alessio une nouvelle étymologie à la base τῶπος : τοπάεις = τοπάρχης « toparca, governatore di un distretto ». Dans le texte de Pétrone il y aurait un « accusatif en -a employé comme nominatif » : τοπάντα (< τοπάεντα). Le mot aurait été utilisé péjorativement, ce qui deviendrait clair du passage qui suit la phrase où se trouve notre mot⁵. La conjecture d'Alessio nous oblige à admettre : (1) l'existence d'un mot d'origine participiale non seulement non attesté mais encore difficilement explicable comme formation ; (2) son apparition et sa circulation à une époque éloignée — autrement il ne se serait pas conservé avec phonétisme dorien dans une période où dans les villes de la Magna Graecia on parlait la κοινή ; (3) le fait que ce terme était compris par des couches plus larges de locuteurs de latin — sinon, l'effet escompté par l'écrivain n'aurait plus eu lieu. Nous nous trouvons sur un terrain tout à fait incertain.

Il existe aussi une leçon, celle de Victor⁶, où, avec la modification de la partie finale, on résout le mot du manuscrit par trois mots qui peuvent donner un sens à la phrase sans qu'un appel au commentaire soit nécessaire : *Trimalchionis τὸ πᾶν ea est*. Mais dans le texte on n'éprouve pas le besoin d'un anaphorique. Même si l'on en avait mis un, ce ne serait pas *ea*, mais *illa*, tout comme dans la phrase antérieure (*de manu illius*).

A côté des difficultés signalées apparaît une autre, d'ordre technique littéraire. Si *topanta* veut dire « factotum », pourquoi alors Herméros croit-il nécessaire de préciser plus loin : *sed haec lupatria prouidet omnia et ubi non putes* (37,6) ?

Le génitif *Trimalchionis* demande qu'à la place de *topanta* il y ait de toute façon un substantif. Etant donné que dans la phrase antérieure Fortunata a été présentée, pour ce qui est du passé, sur le dernier échelon de la condition humaine (*noluisse de manu illius panem accipere* 37,3), maintenant, par contraste, elle doit être présentée comme égale sinon supérieure à Trimalcion, ou bien comme le pendant ou le complément de

⁵ G. Alessio, *Hapax legomena ed altre cruces in Petronio*, Naples, 1960—61, p. 374 sq. (Univ. d. Studi di Napoli. Istit. di Glott. Quad. ling. 6—7).

⁶ Cf. l'édition d'Ernout, app. crit.

Trimalcion, c'est-à-dire ce qui correspond ou convient parfaitement à celui-ci.

Le seul mot qui s'accorde comme contenu à ce que nous considérons nécessaire, mais qui permette en même temps une motivation paléographique commode de la modification ou de la corruption du texte en cause est *apanta*, la forme latine de ἀπαντή. Les lexicographes ont trouvé le mot grec dans la Septante et ils en ont fait l'équivalent du terme littéraire ἀπάντησις « action d'aller au devant de », « rencontre », « réponse ». Le substantif ἀπαντή est un postverbal de ἀπαντάω « je vais au devant de, je vais à la rencontre de, je m'avance à la rencontre de », « je résiste », « je réponds (avec ou sans idée de réfutation) ». Parmi les composés⁷ de ἀντάω (« je me trouve en face de », « je rencontre, je me rencontre avec ») celui au suffixe συν- a également un postverbal du même type, qui apparaît lui aussi dans la Septante : συναντή = συνάντησις « rencontre ». Un mot de la langue κοινή comme ἀπαντή, à cause de son contenu, avait toutes les chances d'être adopté dans le parler familier latin, comme utile. Il est à la portée d'un individu tel qu'Herméros d'indiquer que Fortunata est devenue le complément de Trimalcion, la chose qui lui manquait, sa rime. Herméros emploie assez fréquemment des hellénismes du langage quotidien. Dans ses propres phrases qui suivent on trouve des mots comme : *saplutus*, *lupatria* (37,6), *babae* (37,9), *babaecali* (37,10).

Le fait que tous les manuscrits renferment la forme corrompue *topanta* est un indice d'une ancienne leçon fautive, qui apparaissait dans le modèle se trouvant à la base des premiers manuscrits des familles *L O H* — nous employons les sigles que Konrad Müller emploie dans sa précieuse étude⁸.

Dans l'écriture cursive romaine du I^{er} siècle, la barre horizontale de la lettre T apparaît souvent inclinée à droite, surtout lorsqu'elle n'est pas suivie d'une pause. De cette manière, l'haste de T et la barre horizontale forment une disposition semblable à celle des hastes de la lettre A. Il est fréquent le cas d'un A ayant la barre horizontale dérivée de l'haste de droite. La dérivation peut aussi apparaître comme une griffe ou comme un ovale demeuré ouvert. Dans une situation pareille, la lettre A peut être lue TO. Un exemple se trouve dans CIL, vol. IV, n° 3340, XX, p. 2,1.2 : A dans *IVLIAS*.

⁷ A remarquer que de tous ces composés se sont conservés jusqu'à présent ἀπαντώ, προπαντώ et ὑπαντώ. Le premier avec les sens principaux « je vais à la rencontre de », « je réponds », s'emploie seulement dans la langue démotique ; voir Th. Goulas etc., Σύγχρονον ὀρθογραφικόν-ἑρμηνευτικόν Λεξικόν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης (καθαρευούσης-δημοτικῆς), Athènes, 1961.

⁸ K. Müller, *Petronii Arbitri Satyricon*, cum apparatu critico edidit —, München, E. Helmeran, 1961, *Praef.*, surtout p. XXXV.